

Saint-Benoît-sur-Loire : un diagnostic dans l'ancienne église Saint-Sébastien

Diane Carron

▶ **To cite this version:**

Diane Carron. Saint-Benoît-sur-Loire : un diagnostic dans l'ancienne église Saint-Sébastien. Revue archéologique du Loiret et de l'axe ligérien, 2011, 35, pp.93-98. hal-01141679

HAL Id: hal-01141679
https://hal.science/hal-01141679

Submitted on 13 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Saint-Benoît-sur-Loire : un diagnostic dans l'ancienne église Saint-Sébastien

Diane Carron[1]

Le projet de construction d'un *colombarium* dans le cimetière municipal de Saint-Benoît-sur-Loire au lieu-dit *Fleury* a donné lieu à la prescription d'un diagnostic archéologique du terrain par le Service régional de l'archéologie de la région Centre. Les trois tranchées pratiquées par l'INRAP au printemps 2008 dans le sous-sol du cimetière représentent une surface d'environ 84 m² qui a livré une riche séquence stratigraphique conservée sur plus d'1,50 m de profondeur (fig. 1 et 2.).

L'origine antique du bourg de Fleury

Le substrat géologique est un dépôt alluvial de sables à bande mis en place durant l'Holocène et perceptible sous les formations superficielles à 0,60 m de profondeur. Les premiers niveaux anthropiques identifiés dans ce substrat datent de l'Antiquité. Il s'agit d'un petit bâtiment de tradition antique dont deux murs parallèles distants de 3 m ont été vus sur une surface d'une quinzaine de mètres carrés ; seul le mur occidental a été observé jusqu'à la base sur 0,80 m de hauteur (en vert sur les fig. 1 et 2, photo fig. 2). Le mode de construction comprend des tuiles plates de facture gallo-romaine et des rognons de silex, l'ensemble joint par un mortier de terre. Le parement interne est, quant à lui, étanchéifié par un mortier de tuileau ; l'ensemble de ces informations fait songer à un bassin. Le statut du site, privé ou public, tout comme son contexte architectural reste méconnus. Il pourrait s'agir d'une partie du domaine du dénommé *Floriacus*, dont la mémoire se perpétue dans le toponyme Fleury. Ce type de construction est tout à fait différent des plus anciennes maçonneries vues à l'intérieur de la crypte mérovingienne de l'abbatiale où du calcaire, nécessairement exogène et de bonne qualité, fut mis en œuvre.

Les premiers niveaux d'occupation de ce bâtiment n'ont pas été atteints, toutefois le mobilier résiduel présent dans le comblement de cet édifice s'échelonne entre les Ier et IVe siècles apr. J.-C., et place son utilisation simultanément à une autre occupation humaine attestée dans ce terroir à 1 km au nord de Fleury, au pied de l'abbatiale (Baratin et Cribellier 1989). Dans les années 1940, R. Louis signalait déjà des tuiles et des céramiques antiques près de la fontaine Saint-Sébastien à 200 m au sud-est du cimetière (cité dans Provost 1988 : 65-66).

Le niveau d'abandon du bâtiment est scellé par une occupation non structurée, riche en céramiques datées des IXe-Xe siècles apr. J.-C. ainsi qu'en tuiles à pâte sombre de facture alto-médiévale[2]. En 865, le bourg de Fleury est réputé disposer déjà d'un marché (Bautier 1969 : 76).

Cette occupation est contemporaine d'un niveau sépulcral identifié en divers points de la parcelle sondée (en bleu sur les fig. 1 et 2, photo en bas à gauche fig. 2). Il s'agit de tombes individuelles simples creusées dans le substrat sableux sans architecture pérenne. L'analyse taphonomique des restes plaide en faveur de coffres en bois mortaisés pour contenir les corps[3]. Une réduction des corps de deux individus a été observée dans les niveaux les plus anciens, témoignant ponctuellement d'une densification des inhumations. Aucun matériel n'a été déposé avec les défunts.

La vocation de cet espace semble prolonger un site funéraire mérovingien voisin suspecté par la découverte de deux sarcophages dans l'étendue du cimetière de Saint-Benoît-sur-Loire en 1929.

L'église Saint-Sébastien

Les sondages ont révélé l'existence de quatre tranchées de récupération des maçonneries d'un édifice monumental repéré au minimum sur 25 m de long et sur 10 m de large. Cette construction recoupe les niveaux sépulcraux carolingiens (en rouge sur les fig. 1 et 2). Ce bâtiment est sans conteste interprété comme l'église paroissiale Saint-Sébastien laquelle, bien que démolie à la Révolution, figure en

[1] Responsable d'opération. Inrap, 525 avenue de la Pomme de Pin, 45590 Saint-Cyr-en-Val.

[2] Les informations concernant les céramiques ont été apportées par M.-P. Chambon (Inrap) celles se rapportant aux productions d'argiles cuites médiévales sont de Sébastien Jesset (Inrap), tous deux céramologues.

[3] Ces observations ont été faites par E. Rivoire (Inrap), spécialiste d'archéologie funéraire.

pointillé sur le cadastre napoléonien de la commune (fig. 2)[4]. D'après ce document, l'édifice complet pouvait mesurer 40 m de long depuis le porche jusqu'au chevet et 20 m de large. Ces dimensions reportées dans l'espace actuel du cimetière correspondent à la parcelle sondée ainsi qu'aux allées nord et ouest adjacentes. L'abside de l'édifice, hors de l'emprise du diagnostic, n'est pas strictement orientée mais tournée vers le sud-est. Sa construction pourrait avoir été déterminée par le bâtiment sous-jacent, qui sans être strictement identique, est implanté sur un axe nord-est/sud-ouest.
D'autres dessins de l'abbaye fournissent des données différentes, le plan de l'arpenteur Jean de Fleury vers 1640 présente un édifice fort simple assez normalisé (ADL 12 Fi 7153). Celui de 1687 indique un transept saillant dont la preuve archéologique reste encore à démontrer (fig. 1).

Un acte de fondation sans fondement

En consultant les archives de l'église paroissiale Saint-Sébastien, le curé Nicolas Suzanne découvrit en 1701 un intéressant texte écrit sur un papier collé au dos d'un parchemin :

> *De Albon sive Alboino ejusdemque uxore Lengilde, Ecclesiae Matricis, sive parochialis Sancti Sebastiani de Flory fundatoribus, anno sexcentesimo quinto*[5]

Ce texte fait état de la fondation de l'église Saint-Sébastien de Fleury par Alboin et son épouse Lengilde en l'an 605 ; son authenticité est toutefois discutable. L'auteur utilise Flory dans sa forme francisée au lieu de *Floriacum*, il date l'acte en année absolue et non par rapport à une prélature, enfin, il emploie le mot *parochialis* qui paraît anachronique au VII^e^ siècle. En outre, les reliques de saint Sébastien n'ayant été diffusées depuis l'Italie qu'en 826 et accueillies à Fleury sous l'abbatiat de Boson (833-av. 853), il paraît douteux qu'elles aient pu orienter ce vocable avant le second tiers du IX^e^ siècle.
Cette copie est suivie d'un poème recopié d'après la mention épigraphique d'une fondation dont la nature n'est pas spécifiée :

> *Fundator noster devoti nomine Albo*
> *Aeternum regnet sanctorum scriptus in albo*
> *Nostri uxor fundatoris Lengildis habetur*
> *Cernere divinam faciem olli in secula detur*

Ainsi, à une époque indéterminée, on voulut historiciser cette église et en fixer l'origine au VII^e^ siècle, concomitamment à la prestigieuse abbaye. La découverte d'un fragment épigraphique a étoffé la légende dont la véracité ne résiste pourtant pas à l'analyse.
Bien qu'une occupation notamment funéraire soit attestée en ce lieu durant le haut Moyen Âge, l'église telle qu'elle existait avant la Révolution ne peut remonter à une telle époque.

Une datation probable au XI^e^ siècle

Les indices mobiliers qui ont subsisté à la récupération des matériaux au XIX^e^ siècle sont rares : il s'agit d'une panse de céramique et d'un fragment lapidaire présentant des traces ténues de gouge[6] qui pourraient dater l'édifice du XI^e^ siècle. Une mention de cette église figure dans le livre VIII des Miracles de saint Benoît : lors d'épidémies qui frappaient les habitants de Fleury comme leur bétail, les religieux de l'abbaye portèrent en procession les reliques de saint Maur à l'église Saint-Sébastien espérant ainsi faire cesser le fléau. Cet événement relaté par le moine Raoul Tortaire, peut être daté de

4 Archives Départementales du Loiret 3P/270 feuille 1 et 3P GF/1373 : tableau indicatif des parcelles et de leur contenance (1839). Sur le plan, le géomètre avait reporté la mention erronée sur l'origine mérovingienne de cette église.
5 Médiathèque d'Orléans, ms 627 (463), P. Chartier Recueil de quelques antiquitez de l'église paroissiale de Saint-Benoist-les-Fleury-sur-Loire et des curez qui l'ont gouvernée, XVIII^e^ siècle, fol 3 v.
6 Le hasard a voulu que Mme Vergnolle, professeur émérite de l'université de Besançon et spécialiste de la sculpture romane, ait été témoin oculaire de cette découverte, qu'elle a aimablement expertisée.

la seconde moitié du XIe siècle ou des premières années du XIIe siècle, sa mort étant survenue vers 1122 (Certain 1855 : 497-499)[7].
Ici, le mot paroisse n'est pas utilisé, mais l'église pourrait relever de ce statut. En effet, l'organisation du diocèse en archidiaconés dès le XIe siècle est assez précoce par rapport aux diocèses voisins et signifie que le maillage paroissial est déjà développé (Davril 1992). Enfin, en 1179, l'abbé de Saint-Benoît se voit confirmer ses possessions et droits sur de nombreuses églises du diocèse d'Orléans, dont Saint-Sébastien de Fleury (Prou et Vidier 1937 : 66, charte CCXII). Cet acte n'a pas été remis en doute par les éditeurs du cartulaire.
Par la suite, le statut de l'église ne connut pas de modification même lorsque d'autres lieux de culte furent bâtis à Saint- Benoît-sur-Loire. Dans le premier tiers du XIIIe siècle, il existait un maillage déjà resserré de chapelles dans et autour du bourg de Fleury. Saint-Clément, Saint-Lazare, Saint-André, Saint-Denis, Sainte-Scholastique sont des lieux de culte desservis régulièrement ; toutefois un accord consenti entre le curé et les chapelains en 1221, rappelle que seule l'église Saint-Sébastien est de statut paroissial et les paroissiens sont tenus de s'y rendre aux grandes fêtes solennelles de Pâques, Pentecôte, Toussaint, Noël et fête de saint Sébastien le 20 janvier (*ibidem* 267 et 270, chartes CCCLXXXI et CCCLXXVII).
En ce qui concerne le programme architectural de l'édifice, il s'avère intéressant d'interroger le plan cadastral lequel, s'il n'est pas aussi précis qu'un relevé architectural, est plus éloquent que ne le sont les vestiges maçonnés, réduits en calcaire pulvérulent. On note que le plan de l'édifice ne présente pas de transept saillant ; les trois contreforts du mur-pignon occidental suggèrent l'existence d'une nef à trois vaisseaux ; enfin les six contreforts des murs-gouttereaux semblent indiquer un voûtement plutôt qu'une simple charpente[8].

L'aire de fabrication d'une cloche à la fin du Moyen Âge

Au milieu de la nef, l'aire de travail d'un saintier a été découverte. Il s'agit d'un ou plusieurs fours et d'un moule à cloche. Le moule à cloche a été repéré en plan et sondé manuellement au tiers (en jaune sur les fig. 1 et 2, photo fig. 2). Son diamètre minimum est de 2 m, pour une profondeur minimum conservée de 0,70 m. La construction se compose d'un pivot central matérialisé par un trou de poteau de 10 cm de diamètre et de 25 cm de profondeur portant encore des traces de bois décomposé. Le poteau installé dans le substrat sableux était calé au moyen de quatre moellons de grès disposés de chant. C'est l'axe de rotation de l'arbre du compas autour desquels l'artisan saintier pose les calibres nécessaires à la détermination des diamètres de l'armature du moule à proprement dit, soit la fausse cloche et la chape, entre lesquelles le bronze doit être coulé. L'aire de travail est constituée d'une couche de mortier plus ou moins hydraulique d'1 à 2 cm d'épaisseur recouverte par une lentille charbonneuse qui contenait sept grands clous. Ils pouvaient appartenir aux loquets et crapaudines fixés sur l'axe central soutenant l'arbre du compas. L'armature est ici réalisée au moyen de briques en terre cuite superposées en rangs, avec une alternance de briques en boutisse et en panneresse de sorte à consolider l'ensemble. Certaines briques sont complètes, d'autres présentent des retouches sur les faces afin de préserver la circularité du dispositif. Trois rangs du noyau étaient conservés. La fausse cloche et la chape sont en principe modelées avec du limon mélangé à des matières organiques -du savon- donnant à la préparation son élasticité indispensable au moulage. Les teneurs respectives des deux éléments diffèrent pour offrir une résistance différentielle. La fausse cloche est moulée sur le noyau, puis recouverte de la chape. Les deux sèchent, la chape est ôtée, la fausse cloche détruite et la chape replacée de sorte que la future cloche en métal trouvera sa place exactement dans l'espace laissé vacant entre le noyau et la chape (Gonon, 2002).
Ces actions successives n'ont laissé de vestiges tangibles que les parois portant les traces d'une vive augmentation de la température, résultant de la proximité du métal en fusion. Les fragments de la paroi portaient le négatif de fibres amalgamées à la préparation. Après son refroidissement, la pièce de bronze est hissée vers sa destination définitive dans le clocher. Le four est alors comblé avec la démolition de la fausse cloche et du noyau de terre cuite. En effet, ce type de matériau mêlé à un

[7] Le père A. Davril n'avait pas pu achever la réédition critique des *Miracula Sancti Benedicti*, je remercie dom Lin Donnat d'avoir porté à ma connaissance ses notes personnelles.
[8] Ces remarques sont formulées par V. Mataouchek (Inrap), archéologue du bâti.

sédiment brun pulvérulent composait le rebouchage du moule à cloche. Les tessons présents dans le remplissage indiquent que cette cloche n'a pas pu être réalisée avant les XIV-XVe siècles. Des foyers ont également été identifiés en limite des tranchées, ils participent probablement de la même activité que le moule, ils sont contemporains.

Travaux et inhumations à l'époque moderne

L'activité sépulcrale à l'intérieur de l'édifice a été perçue sur une soixantaine de centimètres depuis la surface. Les creusements sont très peu lisibles, bien que l'on suppose, d'après la disjonction partielle des squelettes et le morcellement des os, plusieurs recoupements. Plusieurs coupes stratigraphiques dans et autour de l'église démontrent un usage répété de ce niveau pour enfouir des défunts Ces niveaux sépulcraux attribuables au Moyen Âge et à l'époque moderne sont très remaniés dans le sens vertical ; à ce titre, ils sont caractéristiques des cimetières densément utilisés (Blaizot, 1996 : 151).. Quelques fragments de vases à encens figuraient dans cette couche de terre cimétériale. Parmi les sépultures citées dans la documentation écrite, celle de Nicolas Suzanne curé entre 1604-1619 était «dans le haut du chœur contre le premier pilier après l'arcade du côté de l'épître »[9] ; le baron Louis de Loury, seigneur de la Brosse, Montigny, Nancray et la Lande y fut inhumé en 1652 devant l'autel de la Sainte Vierge[10] ; ces deux tombes n'étaient pas dans l'espace des sondages archéologiques. Le curé Chartier dit avoir fait transférer de nuit une quantité d'ossements provenant de la chapelle Saint-Lazare dans le cimetière paroissial (avant 1726)[11].

Une esquisse de quelques travaux réalisés dans le courant du XVIIe siècle peut être dressée à partir de notes compilées d'après les sources de première main[12]. En1600 : un presbytère est construit pour faciliter le service paroissial, le curé demeurant jusqu'alors au bourg. En1613, la « grosse cloche » fut bénie Cette précision apportée par le curé Suzanne est intéressante ; elle signifie qu'il existait déjà une cloche de plus petit gabarit, probablement fabriquée dans l'un des moules sondé au diagnostic. Cette cloche se fêla en 1744.

En 1630, l'achat de pavé pour l'église « telle qu'il s'en trouve peu de pareilles » s'élève à 840 livres versées à Pierre Durand tailleur de pierres à Gien ; paiement de 180 livres au charpentier Louis Abraham de Gien pour la montée du clocher. Ces achats ont été financés par Jacques Jacquier secrétaire de la Reine et Jean Dinard marguilliers de Saint-Benoît. Le lambris de la charpente est financé et achevé par les mêmes en 1633.

Outre les offices de la paroisse, l'église était le but d'un pèlerinage vers une relique de saint Sébastien à laquelle furent attribués divers miracles au XVIIe siècle dans un rayon de 40 km autour du site.

La relique de saint Sébastien : l'objet d'une dévotion

Cette église abritait une relique de son saint titulaire qui en fit un lieu de dévotion extra paroissial. Amenée par l'abbé Boson (833- av. 853) qui la tenait d'Hilduin abbé de Saint-Denis, la relique fut conservée dans l'abbaye de Fleury. Avec celles des saints Denis, Rustique et Eleuthère, elle était exposée un jour par semaine hors de la clôture du monastère pour permettre au plus grand nombre, hommes et femmes, de les vénérer et d'espérer la guérison (Certain 1858 : I, 28).

Le 21 novembre 1348, la relique fut placée « dans une belle châsse » par Pierre, archevêque de Narbonne[13]. En 1629 dom Georges Viole prieur de Saint-Benoît fit scier un fémur de saint Sébastien conservé dans le trésor de l'abbaye et l'offrit à l'église Saint-Sébastien alors desservie par le curé Louis Demuzaines. La relique fut placée dans une châsse de vermeil doré. Elle fut authentifiée en 1663 par Mgr Lestrade, ancien évêque de Condom, le siège épiscopal d'Orléans étant vacant. Elle semble avoir

[9] Bibliothèque municipale d'Orléans, ms 627 (463), P. Chartier, *Recueil de quelques antiquitez de l'église paroissiale de Saint-Benoist-les-Fleury-sur-Loire et des curez qui l'ont gouvernée*, XVIIIe siècle, fol. 44

[10] *Ibidem*, fol 48.

[11] *Ibidem*, fol. 64. La consultation des registres paroissiaux compléterait ces mentions.

[12] *Ibidem*, fol 3 v. Voir aussi BMO ms 746 : *Ancien inventaire de plusieurs donations faites à l'église Saint-Sébastien de Fleury (XVe s.)* suivi d'un *Inventaire de plusieurs donations à Saint-Sébastien et produit de la cure* par Mauduisson curé 1790, 108 fol. ; et encore BMO ms 747 : Pierre-Estienne Changeux, *Etat de la cure de Fleury-Saint-Benoît dressé en 1754*.

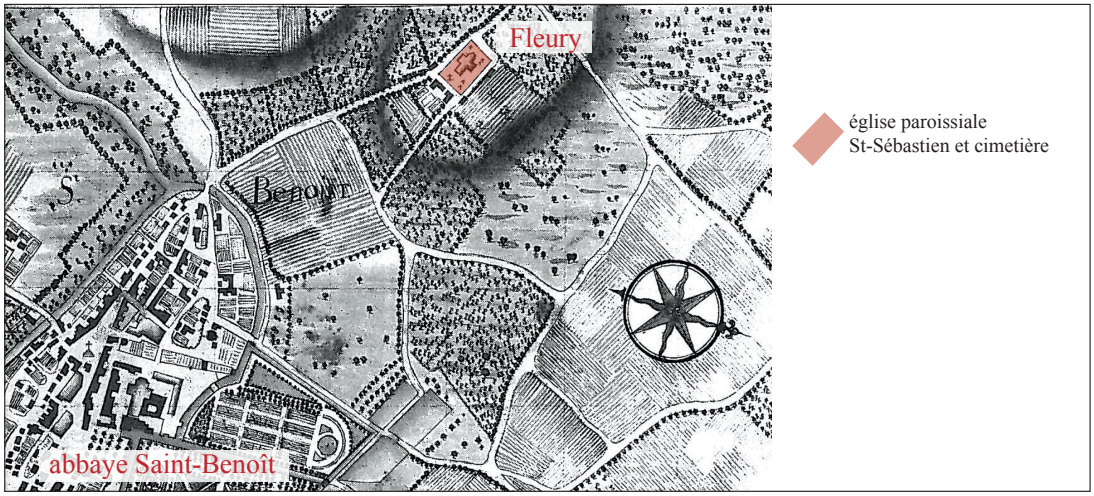
[13] BMO ms 747 : Pierre-Estienne Changeux, *Etat de la cure de Fleury-Saint-Benoît dressé en 1754*, fol. 13

fait l'objet d'une dévotion particulière au XVIII^e^ siècle, telle que le curé Pierre-Estienne Changeux la décrite[14]. En effet, des paroissiens du bourg voisin de Sully et ceux Noyers-près-Lorris (diocèse de Sens à 21 km) honoraient respectivement, le mardi de Pentecôte, le lundi après la Trinité, un vœu collectif en se rendant processionnellement à Saint-Sébastien de Fleury. Le moment de l'institution de ces vœux n'est pas précisé. Toutefois le recours le plus plausible paraît lié à un contexte épidémique contre lequel le saint était spécialement invoqué. D'autres processions occasionnelles sont signalées lors des moissons : celle de rythme biannuel des habitants de Vouzon-en-Sologne distants de 38 kilomètres au sud-ouest et de ceux de Clesmont-en-Sologne distants d'une trentaine de kilomètres au sud. Enfin, l'auteur signale que « toutes ces paroisses et plusieurs autres en temps de maladies contagieuses ont recours à nos saints patrons [Sébastien et Roch, *sic*], y célèbrent une grand-messe pendant laquelle on fait baiser la relique de saint Sébastien que nous possédons dans un reliquaire de vermeil doré»[15].

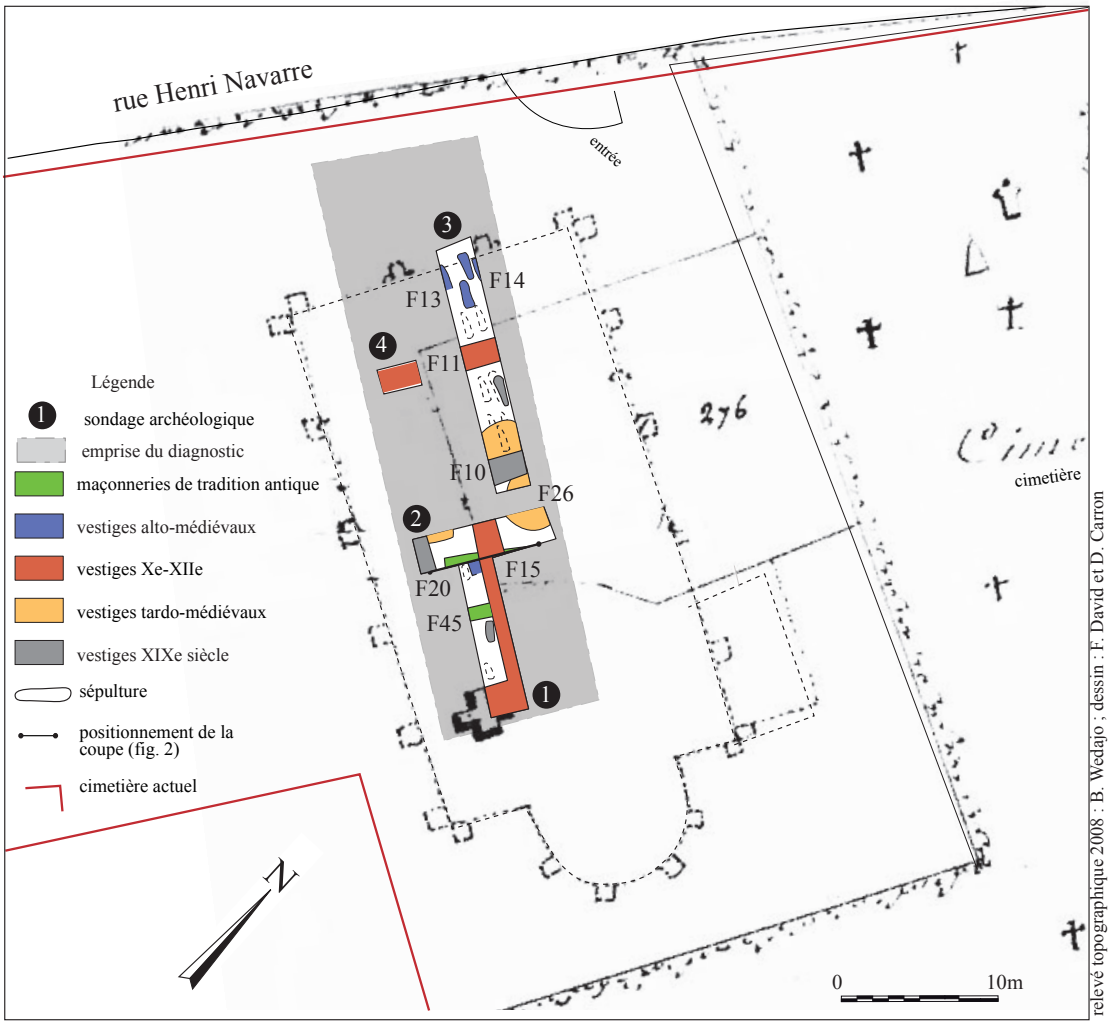
Démolition de l'église, extension du cimetière

La durée d'utilisation du sous-sol de l'église comme lieu d'inhumation perdura tout au long de l'époque moderne. La désaffectation puis la démolition de l'église décidée en 1809 permit permet à l'architecte orléanais Benoît Lebrun de disposer de matériaux utiles à ses chantiers ; à l'emplacement de l'édifice il ne laissa qu'une plate-bande de terre qui, en 1839, apparaît plantée de vignes[16]. Le sacrifice de cet édifice a permis la préservation de l'abbatiale alors menacée du même sort. Sur le plan cadastral, un enclos de forme presque carrée porte le n°276, il était planté de vigne et circonscrit par un muret ; c'est ce que suggèrent dans deux tranchées des maçonneries postérieures à la récupération des murs de l'église)
L'augmentation démographique du bourg a ensuite amené la municipalité à acquérir ces vignes pour étendre le cimetière sur l'emprise de l'ancienne église.
La bonne conservation des vestiges, notamment antiques, une séquence stratigraphique continue sur près d'1,50 m et la présence en sous-sol de plus de la moitié de la surface de l'église médiévale ont conduit le Service régional de l'archéologie de région Centre à proposer une mesure conservatoire sur cette partie du cimetière.

[14] *Ibidem*, fol. 16v.
[15] *Ibidem*, fol. 16v.
[16] Archives Départementales du Loiret 3P GF/1373, parcelles 276, 277 et 278 appartenant à Jean-Baptiste Dinard-Chesneau.



Carte particulière des environs de Saint-Benoît-sur-Loire AN III/Loiret/117, 1780



Report des vestiges sur le cadastre de Saint-Benoît-sur-Loire, ADL 3P/270 feuille 1 (1839)
(il demeure une marge d'imprécision entre les deux documents obtenus pas des systèmes de projection différents)

Fig. 1 : Report des vestiges sur le cadastre de Saint-Benoît-sur-Loire (AD Loiret, 3P/270 feuille 1, 1839).

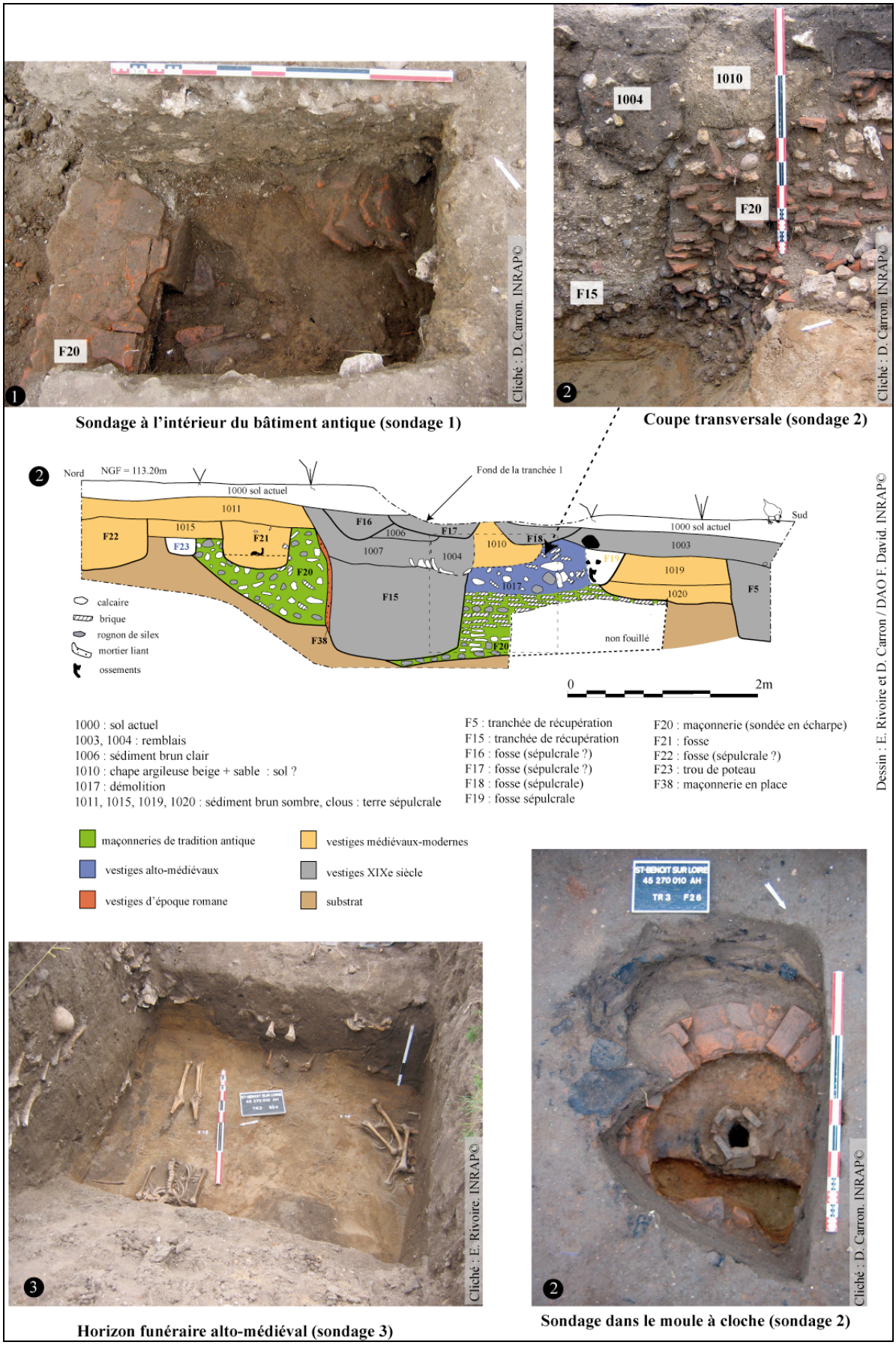


Fig. 2 : vestiges mis au jour dans l'actuel cimetière de Saint-Benoît-sur-Loire.

Bibliographie

Baratin, Cribellier 1989
BARATIN (J.-F.), CRIBELLIER (C.). – *Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret) – Eglise abbatiale, portail nord*. Rapport de sondage dactylographié, SRA Centre, 1989, non paginé (11 p + 18 pl.).

Bautier 1969
BAUTIER (R.-H.). – Le monastère et les églises de Fleury-sur-Loire sous les abbatiats d'Abbon, de Gauzlin et d'Arnaud, 988-1032. *Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 9e s., IV, 1969, p. 71-156.

Blaizot, 1996
BLAIZOT (F.). – Le cimetière non stratifié en contexte urbain : les limites de l'objet d'étude comme fondement de la stratégie de recherche, *Bulletin et Mémoire de la Société d'Anthropologie de Paris*, n. s., 1996, t. 8, 3-4, p. 141-155.

Certain, 1858
CERTAIN (E. de), *Les miracles de Saint-Benoît écrits par Adrevald, Aimoin, André, Raoul Tortaire et Hugues de Sainte-Marie, Paris, Renouard*, 1858, 390 p.

Davril 1992
DAVRIL (J.). – La « paroisse » dans la France de l'an Mil, in : PARISSE (M.), BARRAL I ALTET (X.), *Le roi de France et son royaume autour de l'an Mil*, Actes du colloque Hugues Capet 987-1987 de Senlis 1987. Paris, Picard, 1992, p. 203-221.

Gonon 2002
GONON T. – *Les cloches en France au Moyen Âge : étude historique et approche archéologique*, thèse de l'Université de Lyon, II, 2002, 325 p.

Prou, Vidier 1900-1937
PROU (M.), VIDIER (A.). – *Recueil des chartes de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire*. Paris-Orléans : Picard et Herluison, 2 tomes, 1900, 1937.

Provost 1988
PROVOST (M.). – *Carte archéologique de la Gaule – Loiret*. Paris, Éditions de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 1988, p. 65-66.